Res H AA
5612

LYCÉE DE TOULOUSE

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX

AUX ÉLÈVES DU PETIT LYCÉE

PAR

M. E. CARTAILHAC

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

TOULOUSE
—
1890

C.

LYCÉE DE TOULOUSE

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX

AUX ÉLÈVES DU PETIT LYCÉE

PAR

M. E. CARTAILHAC

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

TOULOUSE
—
1890

Mesdames, Messieurs,

Le discours que nous venons d'écouter et d'applaudir, touche à des questions si complexes et si graves, qu'elles peuvent fournir aussi, sans inconvénient, le sujet de ma courte allocution. Je ne suis pas professeur, et je me hâte de le dire avant que vous ne vous en aperceviez. Je n'ai pas, comme M. Dirat ou ses distingués collègues, la compétence nécessaire pour envisager tous les aspects du système nouveau, recommandé par tant de pédagogues éminents et déjà entré dans la pratique. Je me contenterai donc de le regarder du dehors, d'en faire le tour et d'insister sur quelques points qui me paraissent simples et clairs, et dignes d'être soumis à votre attention.

Il y a vingt ans — et vingt ans à votre âge, mes jeunes amis, cela ressemble bien à un siècle — que l'on discute les projets de réforme scolaire. Les enquêtes se sont succédées, et les rapports des Recteurs, des Inspecteurs, forment des volumes, une vraie bibliothèque, où vous ne pénètrerez sans doute jamais. Pour moi, j'ai respectueusement parcouru quelques-uns de ces documents, et je n'ai point tardé à me convaincre qu'on a

étudié, avec un soin délicat et minutieux, les plus humbles détails.

Parmi les changements déjà accomplis, quelques-uns ont mis, ou vont mettre fin à des usages qu'il a été impossible de justifier, lorsqu'on s'est demandé leur raison d'être.

Vous savez tous l'histoire, la légende, si vous voulez, de ce banc du jardin des Tuileries, ou de Versailles, qu'on avait fait repeindre, auprès duquel on avait placé un factionnaire pour en écarter les promeneurs. Comme le lendemain on oublia l'origine de la consigne, les sentinelles succédèrent aux sentinelles pendant des générations, et il fallut une révolution pour les supprimer. Non-seulement la peinture était sèche, comme bien vous pensez, mais le banc lui-même était tombé en poussière.

Les mauvaises langues ont dit que ce banc et ce factionnaire étaient un emblême, l'emblême de certaines administrations françaises. Pour moi, Messieurs, je n'en crois rien. Mais je suis bien obligé de rapporter, en narrateur scrupuleux, que le bruit a couru, qu'on aurait pu, à une certaine époque, retrouver l'un et l'autre jusque dans les bureaux du Ministère de l'Instruction publique. On ajoute que certains faits analogues..... Il est vrai que ce n'est pas une histoire d'hier.

Il y a plus de mille ans, les couvents étaient les seules écoles ouvertes au public, et ils sauvèrent ainsi la civilisation d'un véritable désastre. Naturellement, la vie intime, l'organisation de ces écoles, reflétait exactement les mœurs du temps, et elles étaient tout imprégnées de l'austérité monacale. Le silence devait régner sans cesse, même après le travail accompli. C'est en silence que l'on allait de la classe aux offices, au réfectoire, à la cellule.

Le long des corridors sombres, les religieux, les mains jointes ou égrenant un chapelet, la prière aux lèvres, accompagnaient les disciples. Il ne convenait pas de troubler ce pieux recueillement. Au réfectoire, le lecteur, installé dans sa chaire, lisait l'Evangile, ou psalmodiait. Chacun devait, mentalement, suivre ou répondre. La récréation, elle-même, était modérée et discrète. Aucun éclat de voix, ne devait s'élever du cloître, et passant à travers les vitraux imagés, aller distraire les fidèles agenouillés sur les dalles de l'église.

Cette sévérité, ces traditions pieuses, formaient un ensemble harmonieux et logique.

Mais, que de transformations, depuis lors ! Après Charlemagne, après la Renaissance et même sous la direction des PP. Jésuites, les études se sont de plus en plus, on peut le dire, laïcisées, sécularisées, suivant le mot d'autrefois. Des édifices spéciaux ont été construits, surtout depuis vingt ans, de mieux en mieux appropriés à leur destination. Quand on a cru possible d'utiliser les vieux monastères, comme à Toulouse, on s'est efforcé de les rajeunir ; grand crève-cœur, parfois, pour les artistes et les lettrés ! On y a fait résolument pénétrer un flot de vive lumière et d'air pur, et avec la lumière et l'air, plus de liberté.

De même, dans l'organisation des études, il y avait quantité de détails et d'usages qui ne se justifiaient plus et dont l'explication nous ramenait au Moyen-Age.

Depuis longtemps, la voix du lecteur ne se fait plus entendre dans nos réfectoires, et, cependant, le silence, durant les repas, durait encore naguère. On vient à peine de le supprimer. (Tou-

jours l'histoire du banc, vous le voyez) ; l'appétit n'y perdra rien, j'imagine, et la gaîté, dont les vertus digestives ne sont pas douteuses, y gagnera beaucoup.

Le repas, chez les pauvres moines, était frugal ; il se composait ordinairement de pain, quelquefois d'un plat. Il paraît qu'on ne s'en portait pas plus mal. On n'avait donc qu'une assiette, et, naguère encore, cette assiette unique servait pour tous les plats qu'un économe généreux, — si j'ose accoupler ces deux adjectifs qui, au premier abord, semblent contradictoires, — vous prodigue maintenant.

Il fallait, le matin, se réveiller, s'habiller et descendre, en vingt minutes, comme à l'époque où l'on ignorait la brosse à dents et le lavabo.

C'était l'époque préhistorique, si j'ose dire, ou du moins celle du brouet noir. Lycurgue aurait pu collaborer avec les fondateurs de cette université lacédémonienne.

Entrons en classe : le professeur passait la moitié d'une heure à dicter les devoirs, comme on faisait jadis, avant Guttemberg, lorsqu'on n'avait pas de livres imprimés, mais seulement un manuscrit si précieux qu'on l'enchaînait à la table du maître.

Les punitions consistaient, par exemple, à copier dix fois la phrase : « Je n'ai pas été sage » ; n'allez pas croire que j'en parle par expérience personnelle ! Cet exercice médiocrement littéraire était encore un souvenir du temps où les scribes copiaient et recopiaient toute leur vie le même ouvrage !

On me dit qu'à présent les divisions se forment, circulent, se croisent sans désordre et rapidement, que le murmure joyeux

des conversations ne contrarie personne, n'entrave rien. La cause de la moitié des punitions a, dès lors, disparu.

On vient de vous parler des récréations, je répéterai qu'une cour bruyante remplit de joie une administration soucieuse de la santé aussi bien que du progrès des enfants.

Cela me remet en mémoire un apologue ingénieux : Le célèbre fabuliste Lessing parle d'un bel arc d'ébène, lequel, rude et grossier, unissait la souplesse et la force. L'archer en était si fier qu'il le fit sculpter curieusement. Il eut tort ; à l'usage, l'arc trop orné se rompit.

C'est à nous que semblait s'adresser cet apologue. L'Université veut le faire mentir ; et elle prétend à la fois élever l'esprit et fortifier le corps. L'arc robuste, malgré ses ornements, pourra lancer la flèche sans se briser.

C'est dans ce but, par exemple, qu'elle développe de son mieux le goût de la gymnastique et de tous les exercices physiques ; excellente résolution unanimement louée, ce qui me dispense d'insister.

Les élèves sont au Lycée pour préparer leur avenir. Avant d'entrer dans la société, et quelle que soit la carrière qu'ils y doivent suivre, ils subiront des examens dont le nom importe peu. Ce seront toujours des examens, aussi ingénieusement combinés que possible, mais, en somme, aussi imparfaits que toutes les œuvres humaines où le hasard intervient. Ne nous faisons pas d'illusions : à vrai dire, le concours durera toute la vie. Il faudra, sans trêve, lutter de vitesse et de talent avec les camarades. La victoire appartiendra au plus digne, à celui qui arrivera le premier. Il est donc nécessaire que les jeunes gens

sortent du collège le plus vite possible, mais toutefois suffisamment armés pour le combat.

Le champ du savoir humain est devenu, de nos jours, tellement vaste, il a tant gagné en étendue et en profondeur, que celui-là même qui ne prétend l'embrasser que d'une vue rapide et superficielle, ne le saurait faire sans quelque effort. « Avoir des clartés de tout », comme dit Molière, c'était, autrefois, chose relativement facile à l'honnête homme : aujourd'hui, l'honnête homme qui aurait cette prétention, serait un savant; et ce n'est plus dans le salon de Célimène, ni dans les jardins de Versailles, ni au Cours-la-Reine qu'on le rencontrerait d'ordinaire, mais bien dans les amphithéâtres, dans les salles de cours et dans les laboratoires. Il est manifeste qu'il y a plus ample matière au travail, et que, quiconque prétend rester honnête homme, dans la noble acception que Térence donnait déjà au mot, a plus d'efforts à faire. Or, l'on aura beau dire, la racine du travail ce sera toujours l'effort, et je me défie de la moralité d'un travail qui provoque trop de sourires et se couronne de tant de fleurs. La joie sereine du devoir accompli, l'austère satisfaction du labeur loyalement rempli, et, dans une sphère supérieure, l'incomparable ivresse de la vérité découverte, doivent toujours garder quelque chose de sérieux et d'austère. Il y a danger à trop répéter que travail et plaisir sont deux termes synonymes A quoi bon bercer ceux qui partent aujourd'hui pour ce grand voyage de la vie, d'illusions que la réalité démentira brutalement demain.

Il n'en est pas moins vrai que le problème existe ; que les connaissances nécessaires sont devenues de plus en plus nom-

breuses et que la journée n'a toujours que vingt-quatre heures... Ce problème, le résoudra-t-on jamais ? Qui vivra, verra.

Ce n'est pas, d'ailleurs, sans une réelle émotion que les promoteurs des réformes, pénétrés des difficultés et soucieux des responsabilités encourues, attendent les résultats de la pratique. Puissent-ils triompher des obstacles ; puissent-ils surtout développer, comme ils l'espèrent, la valeur morale de nos enfants.

On peut réussir, et le succès serait admirable ; il faut donc essayer, et c'est ce que l'on fait. Mais, pour que l'expérience soit concluante et la réusssite possible, le concours unanime et dévoué de tous, élèves, maîtres et parents devient plus indispensable. Je dirais presque, surtout des parents.

Car il ne faut pas, Mesdames et Messieurs, que nous supposions avoir rempli notre tâche parce que nous aurons fait, peut-être, de durs sacrifices pour pouvoir donner à nos fils l'avantage d'une instruction aussi parfaite que possible. Il ne faut pas que nous puissions nous croire libérés de tout embarras, parce que nous les aurons accompagnés au parloir et remis entre les mains de maîtres qui ont et qui méritent notre confiance.

Notre devoir ne finit pas à la porte du Lycée : Il faut que l'enfant sache que quelque chose de nous le suit, l'accompagne à l'étude, dans la classe, dans la cour de récréation ; que notre pensée, que notre attention inquiète, que notre affection intelligente, sorte de génie invisible et familier, est toujours là pour l'encourager, l'applaudir, le consoler, lui faire honte au besoin !

Remarquez-le, Messieurs, plus la discipline se fait douce,

plus la vie de collège prétend ressembler à la vie de famille, plus les obligations des pères et des mères grandissent : Pour maintenir dans le devoir qui reste aussi exigeant, et dans le règlement qui ne doit pas faiblir, ces têtes blondes si légères, ces volontés si inconstantes encore, qu'on laisse de côté, je le veux bien, cet appareil facheux de sévices et d'humiliation, qui indignait déjà l'âme délicate d'un Montaigne, mais songeons que cette plante frêle, débarrassée de tuteurs qui la maintenaient de force dans une immobilité rigide, a besoin de plus de soin, d'attention, de sollicitude et de la douce chaleur d'une tendresse toujours en éveil.

Mêlons-nous, autant que possible, à la vie des nôtres, que notre pensée, tout au moins, franchisse souvent, sans cesse, les grilles et les murs du Lycée, et soyez persuadés que les hommes d'esprit et de cœur auxquels nous avons confié le soin de ce que nous avons de plus cher ici bas, seront heureux de cette sorte de collaboration que nous leur offrons.

Oserais-je dire toute ma pensée ? Ce droit d'intervenir activement dans l'éducation de nos fils, nous en faisons en France trop bon marché et nous abdiquons trop volontiers.

Certes, il y a de nobles et nombreuses exceptions. Je connais bien des pères, magistrats, soldats, grands industriels qui savent s'arracher quelques instants chaque jour à leurs pressantes et graves occupations, pour s'enquérir avec intérêt des menus faits de la classe, de la chronique du Lycée, et pour glisser quelques conseils, quelques réflexions utiles, au cours de ces entretiens familiers où ils « refont leurs enfances », comme l'on disait jadis. Je sais aussi — et c'est un spectacle touchant —

des mères et des sœurs aînées, qui font avec un dévouement que rien ne lasse, le délicat métier de répétitrices, et qui, après avoir conduit l'enfant jusqu'au bout des études élémentaires ne craignent pas de s'aventurer avec lui sur le terrain redoutable du latin, voire même du grec !

S'il en était de même dans toutes les familles, je n'aurais plus rien à dire, et nous n'aurions qu'à nous réjouir. Mais ce n'est pas un secret, les parents ne sont pas tous persuadés de la nécessité de collaborer avec le Lycée. Quelle que soit leur situation sociale ils le peuvent cependant, et, par exemple, le plus grand service qu'ils pourraient rendre à leurs fils, ce serait assurément le maintien à la maison et les jours de sortie d'une discipline efficace. C'est là le devoir des plus modestes fàmilles.

Et qu'on ne vienne pas me dire que nous sommes ici au Petit Lycée et que c'est avoir bien tôt de tels soucis. Au contraire, ces jeunes enfants réclament déjà toutes les précautions. Ils sont à l'âge le plus tendre et ils sont faciles à façonner pour le bien comme pour le mal. Mieux vaut prévenir le mal que d'avoir à le guérir. Une prudence élémentaire veut que ces petits soient déjà dirigés d'une main dont la douceur n'exclut pas la fermeté. Quand ils seront au grand Lycée, il serait trop tard. Leur esprit serait peut-être comme une arme faussée, désormais inutile ou dangereuse. Vous mêmes, Mesdames et Messieurs, vous ne sauriez ni regagner le temps perdu, ni remettre votre fils sous un joug dont il se serait déshabitué. Combien il est aisé pour vous et utile pour lui de commencer dès à présent.

Et maintenant, un mot à vous, mes chers enfants; ne vous

effrayez pas, j'ai fini. Nous allons ouvrir votre cage et je n'aurai pas la cruauté de vous retenir plus longtemps prisonniers. Partez, envolez-vous d'ici et amusez-vous le plus possible. Faites provision de santé et de bonne humeur.

Les livres sont fermés et les bois sont ouverts !

Allez aux champs, afin que votre peau blanche et rose soit dorée des couleurs du soleil. Jouez à ces jeux d'autrefois, à ces jeux essentiellement français qui redeviennent à la mode. Exercez-vous à courir, à sauter ; votre mère sera là pour vous recommander la prudence. Luttez entre vous de force et d'agilité et qu'un de ses baisers soit la récompense désirée du vainqueur.

Préparez-vous ainsi à bien travailler au retour et à gagner tant de beaux prix qui vous sont réservés et que dans mon temps nous n'avions pas.

Soyez sage et soyez heureux pour que votre bonheur soit la récompense de ceux qui vous aiment, soyez bons quoique petits, c'est la seule exhortation que je vous adresse en terminant, et celle-là vaut toutes les autres.

Toulouse. — Imp. LAGARDE et SEBILLE, rue Saint-Rome, 44.